57e ANNEE (6e SÉRIE) N° 27 15 MAI 1947

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les jeudis*

**Mgr A. ROZIER**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
**Directeur**

**F.-M. CATHERINET**
Ancien Supérieur du Grand Séminaire de Langres
**Codirecteur**

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Paul Claudel et l'esprit missionnaire. — II. Saint François Xavier au Japon. — III. A Kagoshima. — IV. Vers Miyako. — V. A Yamaguchi. — VI. La fin de la mission de François Xavier au Japon et sa mort. — VII. Méthodes d'apostolat du saint. — VIII. Comparaison avec les conversions massives au Cameroun, de nos jours.

Ce n'est jamais sans émotion que nous songeons, nous qui sommes plus ou moins confortablement intallés dans la métropole, à ceux de nos confrères qu'un grand souffle d'apostolat a emmenés bien loin, sur le front des pays infidèles, et qui font partie de l'armée missionnaire de l'Eglise ! De ces vaillants, il en est beaucoup qui lisent cette revue et qui la considèrent comme un lien très précieux entre eux et nous. C'est pourquoi, au moment où je me prépare à consacrer cette causerie principalement à nos missions du passé et du présent, j'éprouve le besoin de leur envoyer à tous le salut de l'*Ami*, dans toute sa chaleureuse sincérité. Qu'ils sachent bien que nos vœux, nos prières, notre admiration les accompagnent en toutes leurs œuvres, qu'ils sont notre fierté et notre espoir. Je dis bien notre espoir, car il est deux traits principaux qui indiquent la vitalité de l'Eglise : l'intensité de l'esprit apostolique et la vigueur de la vie mystique. Plus nous avons de missionnaires et de saints, plus nous sommes sûrs que Dieu considère avec bonté et miséricorde son Eglise de la terre, cette Eglise qui est le corps mystique de son Christ et dont nous sommes les membres à la fois privilégiés et indignes.

### I

Il se publie en Suisse, au séminaire de Schœneck-Beckenried, au bord du lac des Quatre-Cantons, et dans le Canton d'Unterwald, une « *Nouvelle Revue de Science missionnaire* », qui en est à sa troisième année et qui donne des articles bien documentés et solides, en allemand et en français. C'est d'abord à cette excellente revue que j'emprunterai quelques réflexions. Le P. Pascal Rywalsky, capucin, y a publié, en 1946, un intéressant article intitulé *Paul Claudel et les missions*. La récente réception du grand poète catholique à l'Académie française a ravivé dans les cœurs l'hommage de gratitude que tout catholique doit à l'homme qui sait donner de sa foi des témoignages aussi éclatants. Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre qu'au cours de sa longue carrière d'ambassadeur, Claudel, en Chine, au Japon et ailleurs, a eu bien des fois l'occasion de montrer sa vibrante sympathie pour les missions. Et, tout naturellement, cette affection prenait la forme de petits poèmes en sa manière si personnelle et si éloignée, en apparence du moins, des modèles classiques. Le P. Pascal en cite quelques-uns, parmi les plus éloquents :

> « Petite Carmélite, rencontrée jadis et qui précisément, je crois, vous appeliez Thérèse,
> Vous rappelez-vous, où vous êtes, ces paroles que vous me dites sur le « Yarra » dans la fournaise
> Bouchée de ce jour de juin fumant, pendant qu'on remontait ce fleuve épais comme du plomb,
> Et qu'au-dessus des palétuviers là-bas pointait le double clocher de Saïgon ?
> Et plus tard, votre sainte maison réintégrée, cet entretien encore que j'eus avec vous, voilée derrière la grille de fer,
> Dans le petit parloir obscurci par la pluie du typhon et ce déluge de feuilles qu'est le boulevard de l'Amiral-Charner ?
> Ah, non moins étrange que l'Asie, non moins profond et non moins amer, et non moins désiré
> Ce pays entre la mer et la mort, où vous étiez déjà, ma sœur, et où vous m'appeliez ! »

Et que d'autres citations ne pourrait-on pas tirer des œuvres de Claudel, où il parle des missionnaires ! Lui-même, il a expliqué à quoi étaient employées les années fécondes de sa vie diplomatique, en qualité de consul ou d'ambassadeur.

> « Pendant ce temps, écrivait-il au P. Pascal, le 18 octobre 1945, le plus gros de mon activité a été consacré à la protection des Missions. Missions protégées : Jésuites, Lazaristes, Missions Etrangères, Francicains, Dominicains espagnols. J'ai eu surtout d'étroites relations avec le P. Robert, actuellement supérieur général des Missions Etrangères. »

Et encore, toujours de lui, dans un article de 1936, « *Choses de Chine* », dans les *Nouvelles littéraires :*

> « Le travail... c'était les interminables discussions et chicanes sur les achats et les procès de la Mission catholique qui m'ont appris tout ce que je puis savoir de diplomatie. Je me revois encore, le torse nu, une serviette autour du front et cuirassé de papier buvard pour éviter les taches de sueur, rédigeant ma correspondance en latin, avec l'évêque catalan, Mgr Masot. »

La période du consulat en Chine va de 1895 à 1904. A cette époque, la France exerçait encore le protectorat sur les Missions d'Orient. On a souvent prêté à la France des desseins « tortueux », dans cette tâche. Mais Claudel atteste qu'il ne s'est jamais aperçu de ces desseins, et que, bien au contraire, l'œuvre de protection accomplie en Chine et Indo-Chine, à l'égard des missions catholiques, « a coûté à la France beaucoup d'argent, de travail et de sang ».

Mais en dehors de cette activité officielle de l'ambassadeur ou du consul, l'œuvre de Claudel offre-t-elle comme une intuition de l'âme missionnaire ? Oui, on y trouve en particulier le grand mystère de l'appel de l'Afrique, de tous les continents. On sait à quel point, il s'entend à montrer le lien qui relie entre eux tous les aspects de la création, et voit la continuité du dernier des cailloux jusqu'au plus rayonnant des anges, en tant que l'un et l'autre sont l'œuvre de Dieu. Il sait donner une voix à l'appel cosmique aussi bien qu'à l'appel au salut des âmes immortelles et rachetées par le sang de Jésus.

— « Ah ! combien de temps encore tarderai-je à suivre l'appel de ce soleil qui m'invite à le suivre »

soupire Christophe Colomb. Et don Camille, à son tour, dans le *Soulier de Satin* :

« Ce souffle de vent qui fait frémir vos feuillages et battre vos jalousies, c'est l'Afrique qui l'appelle, en proie à son éternel supplice ! »

Ecoutez, dans le même drame, le dialogue entre Dona Prouhèze et don Pélage :

« Ah ! si j'étais un homme, ce n'est pas une femme qui me ferait renoncer à l'Afrique ! Voilà une chose qui résiste ! Il y en a pour toute la vie !

— Est-ce que vous espérez la vaincre ?

— C'est de ne rien espérer qui est beau ! C'est de savoir qu'on en aura pour toujours !

Rien que de tenir son ennemi à la gorge, ce n'est pas assez ? Il est arrêté ! Et non seulement il nous oblige de donner tout ce qu'il y a de force en nous.

Mais nous sentons que lui-même en a assez pour en demander trois ou quatre fois plus... »

En de tels passages s'expriment les ardeurs des héros ! Et les missionnaires ne sont-ils pas des héros ? Quelle est donc leur ambition, sinon celle qui se traduit dans cet autre passage :

« Comme mes aïeux regardaient Grenade, c'est ainsi que je regarde les remparts de fer de cette autre Arabie fermée et vide que les légions de Satan essayent de nous interdire, comme si les damnés seuls étaient capables d'habiter la flamme ! Là, dans la plus grande lumière que cette chair puisse tolérer, proclamer qu'il y a un autre Dieu qu'Allah et que Mahomet n'est pas son prophète ! La croisade n'a pas cessé pour moi ! »

Et que de cris de l'âme, dans Claudel, qui sont les cris d'une âme missionnaire :

« La volonté de Dieu est ta patrie ». — « Je n'ai pas d'autre pays que la terre de Dieu ! » — « Je n'ai soif que de la mer et je n'ai faim que de la volonté de Dieu ! » — « De l'autre côté de l'Océan, il y a des millions d'hommes qui m'attendent ! » — « Est-ce que je resterai lâchement à me prélasser en Espagne, quand il ne tient qu'à moi de délivrer tout un peuple captif. »

N'est-ce pas au missionnaire que convient avant tout le langage suivant :

« Toute la nature sans moi est vaine, c'est moi qui lui confère son sens. »

« Car le monde a commencé sans toi, mais sans toi tu sais qu'il ne pouvait être fini.

Mais qui te dit, toutes les créatures comme toi-même, qu'elles ne sont pas soumises à la vanité ne le voulant pas ?

Qui te dit qu'elles ne l'attendent pas de toi-même le mot seul qui les délivrera ?

La gloire et l'explication de Dieu, tu sais que tel est leur but principal. »

« L'office qu'un prêtre dit, c'est le devoir de toute la nature.

De l'hommage qu'elle doit, il acquitte la créature. »

Désireuses d'être offertes et de parvenir à leur fin suprême, par l'hommage même qu'elles provoquent, les choses constituent l'objet d'une liturgie somptueuse dont le missionnaire est le prêtre. Or, nul avant Claudel n'a su si bien décrire les vastes horizons des mondes inconnus, vers lesquels sans cesse vont les missionnaires. Dégagé des visions tant aimées de sa patrie, le missionnaire a l'âme sensible à toutes les beautés mystérieuses dont il est souvent le seul témoin conscient de sa tâche divine. Sans le missionnaire, Dieu ne recevrait pas l'hommage que des parties immenses de la terre doivent à leur Créateur. Voilà ce que Claudel a vu et compris. Mieux que personne, il a traduit l'immolation de soi pour le salut des âmes :

« Ils n'ont point de Père, s'écrie Violaine. Ils regardent et ne savent plus où est le Roi et le Pape.

C'est pourquoi voici mon corps en travail à la place de la chrétienté qui se dissout.

Puissante est la souffrance, quand elle est aussi volontaire que le péché ! »

Ce dernier mot, n'est-ce point tout le secret de la vocation missionnaire ?

## II

Les deux derniers fascicules de 1946 de la même Revue contenaient une étude très serrée du R. P. G. Schurhammer, S. J., sur *Saint François-Xavier, au Japon* (1549-1551).

Pour apprécier à sa valeur une telle étude, il faut se rappeler que le P. Schurhammer fut, il y a quelques années, avec le R. P. J. Wicki, l'auteur d'une édition critique des lettres de saint François Xavier (1944). Cette édition est quelque chose d'entièrement neuf et de définitif. Elle a été faite d'après les originaux eux-mêmes, alors que les éditions antérieures provenaient de copies qui avaient circulé en Europe, dans un but d'édification, qui avaient été expurgées de tout ce qui ne pouvait entrer dans une lecture de réfectoire, et parfois corrigées dans le détail du style pour être rendues conformes aux règles du latin le plus classique. Il nous reste 137 lettres du saint, dont 8 autographes, et 25 autres provenant de dictées faites par lui. L'éditeur d'une telle correspondance était spécialement qualifié pour parler de l'épopée missionnaire de François Xavier au Japon, l'une des pages les plus glorieuses et les plus extraordinaires de l'histoire de l'apostolat chrétien à travers les siècles. Suivons donc avec confiance l'historien dans son captivant récit.

C'était à la fin de décembre 1547. François Xavier, de retour d'un grand voyage aux lointaines Moluques, se trouvait occupé à célébrer un mariage dans la petite église de Notre-Dame-du-Mont, à Malacca, lorsque Jorge Alvarès, un capitaine de vaisseau de ses amis, vint à lui avec un compagnon qu'il lui présenta. L'étranger se nommait Anjirô. Il avait 35 ans, parlait un peu portugais et venait d'un pays que les Portugais avaient découvert cinq ans auparavant et qu'Alvarès appelait le Japon. Issu d'une famille de Samuraï, c'est-à-dire appartenant à la noblesse, il avait dû pour échapper à des poursuites, à la suite d'un meurtre, se réfugier

d'abord dans un cloître de bonzes, puis sur le navire d'Alvarès, avec un seul serviteur. Il était venu ainsi à Malacca, dès 1546. Alvarès avait reçu ses confidences. Il le savait bourrelé de remords pour des péchés de jeunesse, et il lui avait conseillé de faire visite à celui qu'il appelait « le saint Père », Xavier en personne. Mais le Père était alors en voyage. Le vicaire de Malacca avait refusé Anjirô au baptême, parce qu'il voulait retourner auprès de sa femme païenne. Tristement, Anjirô avait repris le chemin du retour, quand une tempête l'avait rejeté sur la Chine, où les conseils des Portugais l'avaient engagé à revenir à Malacca. Cette fois, il avait le bonheur de rencontrer le Père tant cherché et désiré.

Huit jours plus tard, François Xavier partait pour les Indes. Mais ces huit jours avaient suffi à enflammer son sœur et à lui ouvrir des horizons nouveaux. Toujours affamé d'âmes à gagner au Christ, il avait anxieusement questionné Alvarès et obtenu de lui une relation écrite très complète sur le Japon et ses habitants. C'était l'appel d'un monde nouveau qui venait de se faire entendre : un monde immense, très peuplé, avec une culture ancienne et complexe, une grande curiosité de savoir, donc un terrain tout préparé pour l'évangélisation. C'était bien autre chose, certes, que les pêcheurs frustes et grossiers de la péninsule hindoue, et surtout que les chasseurs de chair humaine des Moluques. Là le Christ appelait son apôtre !

Dès le début de 1548, Xavier écrivait en Europe :

« Il me semble qu'il faut que moi-même ou un autre de la Compagnie doive, avant deux ans, se rendre au Japon. Dans l'intervalle, Angero — c'est ainsi qu'il écrivait le nom d'Anjirô — apprendra mieux le portugais et nous l'instruirons de la foi et nous traduirons toute la doctrine chrétienne, avec une explication détaillée des articles de la foi, dans la langue du Japon, car Angero sait très bien écrire le japonais. »

Son plan était donc tracé. L'apôtre avait emmené Anjirô et son serviteur, avec Alvarès, aux Indes. Ils restèrent quatre ou cinq jours au collège Saint-Paul de Goa, dans le courant de mars. Un troisième Japonais leur avait été donné par des commerçants portugais. Tous trois furent instruits avec soin par le P. Lancilotto et, le 20 mai 1548, reçurent le baptême des mains de l'évêque de Goa, dans la cathédrale de cette ville. Anjirô avait reçu le nom de Paul-de-la-Sainte-Foi, son serviteur, celui de Jean, et le troisième, celui d'Antoine. La saison des pluies se passa à approfondir l'instruction des néophytes. Paul portait le costume des frères de l'Ordre, mangeait avec eux au réfectoire, se confessait tous les samedis et communiait chaque dimanche. Les trois Japonais avaient appris à parler, lire et écrire le portugais, et Paul avait fait, en janvier 1549, les Grands Exercices de S. Ignace, qu'il fit faire ensuite à ses deux compatriotes.

Xavier, pendant ce temps, n'avait cessé de se documenter, de toutes manières, sur le Japon, avec l'aide du P. Lancilotto. Il était encore indécis sur les modalités de son départ pour le Japon, lorsque, en septembre 1548, il prit sa décision et désigna le P. Torrès pour l'accompagner. Plus tard, il choisit encore Juan Fernandez.

Le 15 avril 1549, il partait enfin pour Malacca, avec Torrès, Fernandez, les trois Japonais, et deux serviteurs, un chinois et un malabar. Son plan d'attaque serait le suivant : aller droit au roi du Japon, puis s'adresser aux Universités, s'informer de l'enseignement qu'on y donnait et gagner les savants du pays au Christ. Il songeait à lancer un appel à l'Université de Paris, l'antique et illustre Sorbonne, où il avait fait ses études, et à alerter par elle toutes les Universités d'Europe, surtout ses confrères de Coïmbre et de Rome, pour organiser comme une vaste croisade savante pour la conversion de la Chine et du Japon : rêve grandiose d'une âme peu commune !

Mais les voies de Dieu étaient tout autres !

## III

Le voyage par mer vers le Japon offrait alors quelque chose d'effrayant : typhons, écueils mal connus, pirates. Tout le monde s'étonnait de la folle hardiesse de Xavier. Quant à lui, il s'étonnait du manque de confiance en Dieu des siens. A Malacca, il avait appris par une lettre des Pères du Siam, qu'un grand personnage du Japon désirait se faire chrétien. Le navire dans lequel Xavier était venu à Malacca, poursuivait sa route vers les Moluques. Le gouverneur de Malacca, don Pedro da Silva, avait pris feu pour le projet de Xavier. Il procura un navire nouveau pour le voyage au Japon. C'était une jonque chinoise, appartenant à un certain Avân, surnommé « le Pirate ». Celui-ci, laissant sa femme en gage, avec tous ses biens, à Malacca, s'engagea à transporter Xavier et ses compagnons directement au Japon. Un Portugais, Domingo Dias, accompagnerait les voyageurs. Don Pedro se montra large et prévoyant pour les provisions et les bagages. Il fit donner 120 quintaux du meilleur poivre, comme monnaie d'échange en route et pour les premiers temps de l'installation au Japon, et pour l'édification d'une chapelle. Il y ajouta de riches présents pour le roi du Japon. Le tout était estimé à environ 1200 cruzades portugaises, soit 14.400 francs-or, qui vaudraient aujourd'hui peut-être 6 à 7 millions. Xavier était par ailleurs muni de livres, d'ornements sacerdotaux, de lettres de recommandation du gouverneur des Indes, Garcia de Sà et de l'évêque de Goa.

Le 24 juin 1549, les voyageurs embarquaient sur la jonque du « Pirate » et, après un voyage favorable, atteignaient, le 15 août, Kagoshima, la patrie de Paul et de ses deux compagnons japonais. Le gouverneur de la ville leur fit bon accueil. Paul les reçut dans sa propre demeure ; son passé était maintenant oublié dans le pays. Du matin au soir, son logis ne désemplissait pas. On venait le saluer, mais surtout voir ses hôtes blancs et leurs serviteurs noirs. Nul Japonais n'avait vu les « barbares du sud ». Le prince local, Shimazu Takahisa, qui habitait un château éloigné de 5 milles, ne fut pas le moins intéressé par les récits de Paul. Depuis 1543, son pays, qui était de nature montagneuse et pauvre, recevait la visite des commerçants portugais, et il était très désireux de s'assurer la continuation d'un commerce fructueux pour la principauté de Satsuma, dont Kagoshima faisait partie. Il avait alors 35 ans. Sa mère voulut aussi entendre Paul et lui demanda un exposé de la doctrine chrétienne. Le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, que Xavier avait choisi pour patron du Japon, le missionnaire, muni de quelques présents,

et accompagné de Paul comme interprète, vint voir le prince Takahisa. Il fut très bien reçu. Une petite maison lui fut donnée comme résidence et toute permission de prêcher lui fut accordée. Mais quand Xavier parla de se rendre auprès du roi, on le renvoya à plus tard, sous prétexte que les vents ne permettraient que six mois plus tard le voyage vers le nord. Pendant ce temps, nuit et jour, Paul prêchait la foi chrétienne. Sa mère, sa femme, sa fille, de nombreux parents et amis se convertissaient à sa voix. Parmi les recrues du Christ se trouvaient un jeune noble pauvre, nommé Bernard, et la propriétaire de la maison de Xavier, Marie. Nul ne s'offensait des conversions. Les bonzes eux-mêmes étaient sympathiques. Mais Xavier prévoyait que l'opposition viendrait d'eux, un jour ou l'autre. Ils étaient nombreux et influents à Kagoshima. Les uns étaient vêtus de noir et blanc, les autres de gris et formaient des sectes différentes. Xavier leur rendit visite, avec Paul, et leur prêcha. Un de leurs supérieurs, Ninjitsu, fut profondément frappé d'apprendre que Xavier était venu de 6.000 milles uniquement pour annoncer l'Evangile aux Japonais.

Le missionnaire cependant n'oubliait pas son plan primitif : aller voir le roi et s'adresser aux Universités. Le roi habitait une ville appelée Miyako, plus grande que Lisbonne, disait-on. On y comptait plus de 90.000 maisons et son Université comptait cinq collèges principaux et plus de deux cents cloîtres. Quatre autres Universités se trouvaient à proximité de la capitale, totalisant chacune plus de 3.500 étudiants.

Durant l'hiver, Xavier, préparant son grand voyage, dressa en japonais, avec l'aide de Paul un exposé des articles de foi, le multiplia par l'imprimerie et le propagea dans tout le pays. Dès que les vents du sud commencèrent à souffler, il décida de partir pour Miyako. Il prêcherait le Christ au roi, demanderait la permission de répandre l'Evangile, proposerait la création d'une factorerie portugaise à Sakaï, le port de Miyako, et l'envoi d'une ambassade au gouverneur des Indes. Il bâtirait une église à Notre-Dame, dans la capitale, puis tenterait de faire pénétrer la foi dans les Universités de Miyako et de Bandou, ville située plus au nord et des plus importantes. Il lancerait alors son appel à l'aide au pape et aux Universités d'Europe. Si le roi se convertissait et lui ouvrait les portes de la Chine, avec laquelle il était en bonnes relations, Xavier pourrait accomplir des merveilles, pourvu que Dieu lui donnât encore dix ans de vie ! Ainsi s'élançait à la conquête des âmes son imagination enflammée !

Au début de novembre 1549, la jonque repartit pour Malacca, avec Domingo Dias, qui emportait tout un paquet de lettres des missionnaires. Xavier prescrivait à ses confrères de Goa de lui envoyer au plus vite les Pères Barzaüs, Gago et Carvalho, de grouper au Collège Saint-Paul le plus d'enfants japonais et chinois qu'il se pourrait, pour en faire des interprètes, et de pousser le gouverneur à créer une factorerie à Sakaï. Aux missionnaires attendus, il donnait rendez-vous à Miyako. Deux bonzes qui s'étaient intéressés à ses prédications partirent avec Dias, pour aller étudier au loin la doctrine chrétienne et voir les « barbares du sud ». Xavier résumait ses impressions dans les lignes suivantes :

« Le peuple japonais est le meilleur qui ait été découvert jusqu'ici, et il me semble que l'on ne découvrira jamais, parmi les infidèles, un peuple qui dépasse celui-ci. »

Avec ardeur, Xavier, Torrès et Fernandez apprenaient le japonais et composaient leur exposé de la doctrine chrétienne, comprenant toutes les vérités essentielles, de la création du monde au jugement dernier, avec une réfutation des erreurs des Japonais, ainsi que la vie de Jésus, de l'Incarnation à l'Ascension. Xavier écrivit le tout, en écriture latine et en fit l'essai, en en faisant lecture à ses néophytes. Deux fois par jour, il se rendait au monastère de Fukushôji, se plaçait sur la marche la plus élevée de l'escalier y conduisant et faisait la lecture au peuple. Résultats mélangés. Les uns se moquaient de la langue très imparfaite de l'exposé et de la prononciation défectueuse de Xavier, les autres déclaraient que le livre contenait la vérité. Des conversions se produisaient lentement. Grâce au zèle de Paul, le nombre des chrétiens baptisés atteignait 100. Il venait des auditeurs du dehors. Le gouverneur de la forteresse de Ichiku, à sept lieues au nord-ouest, avait reçu le baptême sous le nom de Michel. Son zèle permit à Xavier d'entrer au château dont il avait la garde et d'y convertir la châtelaine et une quinzaine de personnes.

Au printemps de 1550, Takahisa chercha encore divers prétextes pour retarder le départ de Xavier, vers Miyako. L'été vint et il n'avait pu encore se mettre en route. A Kagoshima, la tolérance du début avait fait place à la persécution. Les bonzes avaient reconnu l'opposition irréductible entre leur doctrine et celle du Christ. Ils excitèrent le prince contre cette dernière, en le menaçant de la colère des dieux et de la ruine du pays. Le prince finit par les écouter et interdit les conversions sous peine de mort, d'autant plus qu'il ne voyait venir aucun navire portugais pour le commerce. Il y avait dix mois que Xavier était au Japon, quand il apprit qu'un navire portugais était arrivé à Hirado, au nord-ouest de Kiushû. En dépit d'une forte fièvre, il s'y rendit, fut reçu avec joie, mais ne trouva pas de lettres d'Europe pour lui. De retour à Kagoshima, au bout d'un mois, il obtint de Takahisa la permission de partir pour Hirado, et même un petit bateau pour le faire. Il comptait partir de là pour Miyako. Il prit donc congé du petit groupe de chrétiens en larmes, et partit avec Torrès, Fernandez, Jean, Antoine, Bernard et Amador, à la fin du mois d'août 1550. Paul restait à la tête de la chrétienté de Kagoshima. A Ichiku, c'était le fidèle Michel qui remplaçait les missionnaires.

## IV

Le petit navire qui les portait fut salué, à Hirado, par les drapeaux et les salves d'artillerie du navire portugais. Le gouverneur Matsura Takanobu, lui-même, un jeune militaire de 28 ans, les accueillit avec faveur, pour faire plaisir aux Portugais, dont le commerce lui semblait fructueux. Il autorisa la prédication. Xavier put lire son livre et Fernandez qui parlait bien le japonais prêcha. En peu de temps, une centaine de conversions se produisirent, et au premier rang l'hôte de Xavier, Kimura, qui devait faire souche de chrétiens et donner des martyrs à l'Eglise, au siècle suivant. Mais Xavier entendait poursuivre sa route. Au bout de deux mois, il repartit avec Fernandez et Bernard, vers Hakata, par mer, pour atteindre de là, à pied, Yamaguchi,

et essayer, en dépit des guerres civiles qui avaient éclaté, de se porter vers Miyako. On était à la fin d'octobre et les grands froids avaient commencé. Xavier laissa à Hirado tous les objets servant à dire la messe, ainsi que les cadeaux destinés au roi. Bernard portait un sac rempli de *yakigomé* (riz grillé), et Fernandez, un double sac carré, avec une chape, trois ou quatre chemises et une vieille couverture de laine. Xavier n'avait que son bréviaire et un livre de lecture spirituelle, qui avaient été conservés pieusement jusqu'à ces derniers temps, mais dont l'un a été détruit par un incendie à Madrid, en 1931, et l'autre, à Nantes, en 1943, par un bombardement aérien. Il n'avait pas oublié toutefois son « livre » de la foi, traduit en japonais. Les autres missionnaires, Torrès, Jean, Antoine et Amador, restèrent à Hirado.

Les voyageurs arrivèrent sans encombre à Hakata et, après un court séjour, entreprirent le trajet de 5 à 6 jours de marche, vers Yamaguchi. Les sentiers de montagne étaient enneigés et escarpés. Dans les villages, les gamins jetaient des pierres aux étrangers et se moquaient d'eux. La nuit, transis de froid et mouillés, ils ne trouvaient qu'un asile précaire et misérable dans les auberges. Cela n'empêchait pas Xavier d'ajouter à tant de souffrances des mortifications personnelles. Le long de la route, il ne cessait de prier et, dans les auberges, renonçait à la viande et au poisson, par esprit de pénitence. Au cours de ce voyage, il convertit trois personnes : un noble âgé et un ménage.

Yamaguchi était une cité, entièrement construite en bois, avec plus de 10.000 maisons, et plus de 100 cloîtres et temples. Là résidait un puissant prince, Ouchi Yoshitaka. Les missionnaires furent reçus chez un certain Uchida et commencèrent immédiatement la prédication de l'Evangile. Deux fois par jour, Xavier, avec Fernandez, se plaçait au milieu d'une rue bien fréquentée. Le frère lisait le « livre » en commençant par la création du monde, puis prenait à partie les trois péchés principaux des Japonais : idolâtrie, sodomie et infanticide. Quand ensuite Xavier prenait la parole, son visage, enflammé par le zèle, prenait de vives couleurs, et Fernandez traduisait à mesure. On changeait chaque jour d'emplacement. Bientôt la ville entière se trouva frappée du divin message. Tous accouraient pour entendre ces bonzes étrangers. Beaucoup les regardaient comme des fous, des possédés ou en tout cas des êtres ridicules, bons pour la dérision et le mépris. Mais il y avait aussi des gens que la vérité touchait. Des nobles les invitaient chez eux, par curiosité ou désir sincère de savoir, ou par désœuvrement. On riait à leurs dépens ou l'on témoignait pour eux de l'amour, de la vénération et de la pitié. A ceux qui déversaient le mépris, Xavier ordonnait à Fernandez de répondre hardiment, comme s'il cherchait le martyre. C'est ainsi qu'à un noble qui se moquait du récit de la chute de Lucifer et de son châtiment, Xavier répliqua avec feu qu'une punition éternelle frapperait son orgueil. Au frère qui tremblait, il dit simplement :

« Montrons-nous supérieurs à ce peuple orgueilleux par le mépris de la mort. Voyez comme ils respectent les bonzes ! S'ils ne nous respectent davantage encore, ils n'accepteront jamais notre doctrine ! »

Au bout de longs jours de prédication de ce genre, Yoshitaka fit venir les étrangers. Ce prince avait 43 ans. Il se posait en protecteur des arts, des lettres et de la religion, mais il vivait dans le luxe et même dans le péché contre nature. Après quelques questions sur les Indes et leur voyage, il aborda le thème religieux et voulut savoir ce qu'ils prêchaient. Xavier ordonna donc à Fernandez de lire le « livre ». Plus d'une heure, Yoshitaka prêta l'oreille. La lecture était presque finie, quand le frère en vint au crime de sodomie, le plus répandu alors au Japon. Le livre s'exprimait ainsi :

« Quiconque commet ce crime est plus sale qu'un porc et plus grossier qu'un chien et que les autres bêtes sans raison. »

A ce passage, il sembla à Fernandez que le prince rougissait. Mais il se domina. Sans dire un mot, il fit signe au noble personnage qui les avait amenés que l'audience était terminée. Fernandez n'était qu'à demi rassuré et s'attendait à la mort. Mais il ne se produisit rien et ils purent continuer à prêcher. La Passion du Christ arrachait parfois des larmes aux auditeurs. Il y eut quelques conversions, dont celle de leur hôte, Uchida et de sa femme, qui reçurent au baptême les noms de Thomas et Marie. Le succès fut toutefois médiocre. Huit jours avant Noël, ils reprirent leur route vers Miyako. Xavier, voulant mieux connaître le pays, avait choisi la route par la montagne. Partout de la neige, parfois jusqu'aux genoux, des rivières glacées à traverser, avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Xavier marchait pieds nus. Souvent le soir, à l'auberge, on voyait ses pieds en sang. Pour se défendre contre le froid, la nuit, ils n'avaient qu'une couverture et se couvraient parfois du tapis de la chambre. Ils arrivèrent enfin à un petit port où ils prirent un bateau pour Sakaï. Environ deux semaines, ils naviguèrent entre les îles, sans abri contre le vent du nord, toujours repoussés par leurs compagnons de route japonais, à la plus mauvaise place. Dans un petit port, ils rencontrèrent un homme qui, apprenant qu'ils venaient de Tenjiku, les prit en pitié et leur donna une recommandation pour un de ses amis à Sakaï, pour leur faciliter le voyage vers Miyako. Sakaï était alors le plus grand port japonais. Nos voyageurs ne trouvèrent pas tout de suite la personne à qui ils étaient recommandés, essuyèrent bien des moqueries et durent passer une nuit dans le bois sacré de pins du temple Sumiyoshi, où les cailloux des gamins les poursuivirent. Le lendemain, ils trouvèrent leur homme, qui se nommait Kudô et qui les reçut fort bien. Kudô était un riche commerçant, qui avait trois grands fils. Ces marchands de Sakaï étaient de gros personnages, vivant comme des princes. Xavier racontait plus tard qu'il y en avait plus de mille possédant au moins 30.000 cruzades, soit 360.000 francs-or, qui vaudraient, en notre monnaie de 1947, de 180 à 200 millions. Les Portugais étaient fort connus dans la ville et il y avait de belles perspectives d'apostolat. La garnison était de 3.000 hommes.

Kudô trouva bientôt moyen de diriger ses hôtes vers Miyako. Il présenta les missionnaires à un noble qui partait pour la capitale, et leur donna une lettre de recommandation. Le noble personnage voyageait en litière, accompagné de ses pages et de cavaliers d'escorte. Le trajet de 18 milles prit deux jours. La neige demeurait très épaisse et Xavier marchait pieds nus, avec la joie au cœur, parmi les

serviteurs. Il ne cessait de remercier Dieu de l'avoir élu pour annoncer sa foi sainte, au Japon. On était à la mi-janvier 1551, quand il entra dans Miyako : un océan de toits noirs, surmonté par de hauts temples et des pagodes à quatre étages, dans un cadre de montagnes neigeuses, avec des rues interminables se coupant à angles droits. Bien des ruines toutefois rappelaient des temps troublés. L'homme à qui Xavier était recommandé le reçut fort bien avec ses deux compagnons. Dès le lendemain, il les envoya à Sakamoto, au pied du Hiei-Zan, où habitait un de ses gendres. Xavier chercha alors à entrer en contact avec les Universités cloîtrées du lieu, mais les bonzes ne recevaient personne sans cadeaux. Xavier dut revenir à Miyako, pour obtenir le plus tôt possible une audience du roi, et lui demander la permission de prêcher.

Le roi habitait, au nord-est de la ville, sur une place isolée, entourée d'une construction à demi ruinée de bambous et de terre glaise, dans un vieux palais de bois, semblable à une maison de paysan. Quand Xavier se présenta, avec Fernandez, pour être reçu, on lui fut comprendre qu'il n'y fallait pas songer s'il n'apportait rien. Dans l'intervalle, Xavier avait appris qu'une permission du roi n'était nullement nécessaire pour prêcher, attendu que personne ne lui obéissait. Les vrais maîtres, ce n'étaient ni le roi, qu'on appelait O, — il se nommait alors Go-Nara-Tennô, — ni son ministre, le *Kubôsama*, qui était un jeune homme de 16 ans, mais un certain Miyoshi Chôkeï et ses partisans, qui disputaient le pouvoir aux Hosokawas. L'année précédente Chôkeï avait battu son adversaire près de Sakamoto et était entré en vainqueur dans Miyako, à demi brûlé. On voyait déjà les signes précurseurs d'une nouvelle guerre civile. Impossible donc de songer à créer une mission en de telles conditions. Onze jours après son arrivée, Xavier et ses compagnons repartaient pour Sakaï, et sur les lèvres du missionnaire, attristé par la vue du malheureux royaume, couraient les mots du psaume CXIII :

« Quand Israël sortit d'Egypte,
Quand la maison de Jacob s'éloigna d'un peuple barbare,
Juda devint son sanctuaire,
Israël, son domaine ».

Il avait conçu un nouveau plan. A Yamaguchi régnait un prince plus puissant que le roi. Il irait le retrouver, mais en grande tenue, avec tous ses présents et ses lettres de recommandation, car le Japon ne comprenait pas la pauvreté du Christ ! Embarqués à Sakaï, les trois voyageurs revinrent à Hirado, où ils parvinrent, au début de mars 1551, après quatre mois et demi d'absence.

## V

Le P. Torrès n'était pas resté inactif et il avait baptisé 40 nouveaux chrétiens. Sans s'arrêter longtemps à Hirado, Xavier chargea sur un navire tout ce qui n'était pas nécessaire au P. Torrès, puis, accompagné de Fernandez, Bernard et un autre Japonais baptisé à Goa, il partit pour Yamaguchi. Vêtu cette fois avec dignité, avec ses bagages portés sur des chevaux, il entra dans cette ville à la fin d'avril 1551, et demanda audience au prince du lieu. Elle lui fut accordée. Il se présenta au jour dit, offrit ses lettres de recommandation et ses treize cadeaux honorifiques, parmi lesquels des objets que l'on n'avait jamais vus à Yamaguchi, par exemple une grande boîte, avec un système de roues grâce auxquelles les 12 heures du jour et de la nuit étaient indiquées, un instrument à musique automatique, deux paires de lunettes, un miroir, des verres de cristal, de l'étoffe de brocart, du vin portugais, des livres, des images, etc.

Le prince Yoshitaka fut ébloui. A son tour, il offrit des cadeaux très riches, en or et argent, mais Xavier refusa tout, avec grâce. Il ne demandait qu'une faveur : celle de prêcher la foi chrétienne. Elle lui fut accordée sans retard. Des tables furent affichées dans les rues pour promulguer la loi à ce sujet et pour commander à tous le respect des pères. En outre, un cloître vide fut assigné comme logement aux missionnaires et le prince exprima le désir d'envoyer un bonze ou un laïc aux Indes, avec ses cadeaux pour le gouverneur. Tout cela avait conféré à la mission un caractère tout autre. Du matin au soir, la demeure des pères fut assiégée, et jusque bien avant dans la nuit, on voulait les interroger et les entendre : nobles, bonzes de toute secte, commerçants et autres personnes accouraient en si grand nombre que la maison souvent ne pouvait les contenir tous. Questions, réponses, explications et discussions se succédaient inlassablement. La science de Xavier étonnait tout le monde. Il avait réponse sur tout : la forme de la terre, la marche du soleil, les phases de la lune, les éclipses, les comètes, le tonnerre et les éclairs, la pluie, la neige et la grêle. Mais des créatures, il s'élevait toujours au Créateur de toutes choses, et à l'âme immortelle faite pour tendre vers lui. Tout était nouveau pour ses auditeurs, car, dans l'enseignement bouddhiste, tout est constamment en flux et reflux, comme les vagues de la mer. On lui posait mille questions sur ce Dieu et sur l'âme : Ce Créateur était-il bon ou mauvais ? S'il était bon, pourquoi avait-il fait le mal : les démons, les souffrances, les commandements écrasants, les faiblesses humaines et l'enfer éternel ? De rudes discussions s'engageaient surtout avec les bonzes. Xavier trouvait à peine le temps de manger, de dormir, de dire son bréviaire, de faire oraison et de célébrer la sainte messe !

Deux mois et demi se passèrent sans qu'aucune conversion se produisît. Mais un jour que Fernandez prêchait dans la rue, un passant lui cracha au visage, pour lui montrer son mépris. Sans s'irriter, le missionnaire tira son mouchoir et s'essuya, comme s'il avait une goutte de sueur. Cette possession de soi frappa tellement l'un des témoins de la scène qu'il vint peu après à la maison des étrangers, pour se faire instruire et baptiser. La glace était brisée ! D'autres conversions suivirent en nombre croissant, et les plus empressés à se convertir furent les plus ardents adversaires de la veille ! N'en avait-il pa été ainsi pour saint Paul ? Bientôt, cependant, l'opposition se dessina. Au cours d'une seconde audience, auprès de Yoshitaka, un bonze qui ne quittait jamais, posa à Xavier plusieurs questions sur ce « Créateur » — « *Dainichi* » — qu'il prêchait. Avait-il une forme, une couleur ? Xavier répondit qu'il n'avait aucune forme, aucun accident, étant pure substance, distinct de tout le créé issu de sa puissance. Les bonzes présents poursuivirent la discussion. D'où ce Dieu tirait-il son origine ? — « De lui-même, répondit Xavier, car il est le prin-

cipe de toutes choses, tout-puissant, sage et bon, sans commencement ni fin. » Les bonzes parurent satisfaits de cette réponse, et dirent au Père que, s'ils différaient en paroles, leur doctrine était semblable à la sienne. Ces bonzes, qui était de la secte des Shingon, l'invitèrent dès lors dans leurs cloîtres et le reçurent avec honneur, espérant répandre leur secte par son prestige. Xavier fut surpris. La prédication de saint Thomas serait-elle venue jusque-là ? On trouvait tant d'analogies chrétiennes chez ces bonzes : chapelets, signe de la croix, encens, ornements comme ceux de la messe, prières de chœur, cloches, sacrifices et cérémonies, et le *Dainichi* ou Dieu des Shingon, parfois représenté avec trois têtes, ainsi que Paul l'avait déjà dit aux missionnaires à Goa. Il interrogea donc, autant que sa connaissance de la langue le lui permettait, ces bonzes, sur la sainte Trinité, l'Incarnation et la Rédemption du Christ. Mais ils ne savaient rien de tout cela et s'en moquèrent comme de fables enfantines.

Jusque-là, Xavier avait désigné Dieu par le mot *Dainichi* et, la nuit, crié dans les rues de la ville : « *Priez Dainichi !* » Mais ce terme lui devint suspect. Parmi ses néophytes, il y avait des nobles qui connaissaient bien l'écriture chinoise et les livres de leur secte. Il apprit d'eux que le *Dainichi* des Shingon n'était pas un Dieu personnel, et que ce mot signifiait la source élémentaire des choses, la *matière première* dont elles sont tirées, et qu'en outre le terme avait une signification obscène ! La ruse du démon lui apparut alors. En une prompte décision, il passa dans les rues, avec Fernandez, en criant : « *Ne priez pas Dainichi !* » Dès lors, il ne se servit plus, pour désigner Dieu, que du mot latin *Deus*, pour éviter toute confusion. Naturellement, il perdit l'amitié des Shingon. Les armées opposées étaient sur pied et la guerre commença. Par ses chrétiens Xavier fut informé des vices contre nature des bonzes, et des doctrines de leur neuf sectes différentes : les Hokké, Ikkô, Jôdo, Shingon, Zen et Shintoïstes, en particulier. Il apprit à connaître leurs dieux principaux : Shaka et Amida, et comment Shaka était né à 8000 reprises et comment Amida avait fait 1000 ans et plus de pénitence pour racheter les hommes. Le missionnaire put donc réunir les arguments destinés à réfuter de telles erreurs, d'après leurs livres eux-mêmes. Il dévoila publiquement les vices des bonzes et des Bikunis. Il déclarait que les amulettes que les bonzes vendaient très cher et qui formaient leur principal revenu, ne pouvaient sauver personne de l'enfer, car il est éternel. Les bonzes répondirent à ces attaques, envoyèrent leurs champions les plus experts pour confondre les étrangers. Mais Xavier les réduisit tous au silence. Un courant puissant se dessinait sur la ville. On ne disputait plus sur la préséance des sectes bouddhiques, mais sur la doctrine nouvelle. Bonzes et Bikunis quittaient leurs cloîtres et révélaient les fautes qu'on y commettait. Le respect du public baissait. Les offrandes aux cloîtres diminuaient. On entrevit le jour où les couvents se videraient faute de ressources. Mais une réaction violente se déchaîna. Les bonzes excitaient les passions contre des hommes qu'ils accusaient de manger de la chair humaine et d'ensorceler les gens.

— « Leur *Deuso* — Dieu — est une chose nouvelle, inouïe, un grand Démon et les étrangers sont ses disciples. Gardez-vous d'eux ! Il s'appelle *Deuso*, c'est-à-dire *Daiuso*, le Grand Mensonge. Si l'on adore *Deuso* au Japon, le Japon est perdu ! »

Tel était leur langage. Mais plus ils criaient, plus le nombre des chrétiens grandissait. En deux mois, il était arrivé à 500, en majeure partie des courtisans et officiers du prince et chaque jour les conversions se multipliaient. L'une des plus retentissantes fut celle d'un homme qui avait étudié à l'Université de Bandou et passait pour le plus savant de Yamaguchi. Il avait abandonné depuis longtemps l'état de bonze, après avoir reconnu la nullité de leurs sectes, et il adorait le Créateur de l'univers. Un autre converti de marque fut un chanteur ambulant, à demi aveugle, d'un extérieur presque comique, mais très intelligent et bien instruit des histoires des dieux du Japon. Il n'avait que 25 ans. Ce qui le frappa surtout, ce fut la pensée que les Pères étaient venus de si loin, uniquement pour répandre la vraie foi. Il résolut donc d'abandonner sa profession et de se joindre à eux. Xavier le baptisa et l'appela Laurent. D'autres conversions étaient en vue, notamment celle d'un nommé Naitô, de la secte des Jôdo, qui avait élevé beaucoup de cloîtres à Amida, car il était l'un des premiers personnages de la cité, ainsi que sa femme, très sympathique aux missionnaires. La jeune chrétienté remplissait Xavier de consolations, par son avidité de savoir, son intérêt à tout ce qui concernait la foi, son grand amour pour les commandements de Dieu, son zèle apostolique, la joie avec laquelle on y propageait les discussions entre le missionnaire et ses adversaires. Jamais Xavier n'avait connu tant de bonheur. Il était sûr qu'ils mourraient tous plutôt que de renier leur foi !

## VI

Il y avait quatre mois que Xavier prêchait à Yamaguchi, quand le bruit se répandit qu'un navire portugais avait abordé sur la côte nord de Kyûshû. Bientôt survint un messager qui apportait à Xavier une lettre du prince de Bungo, Otômo Yoshishigé, pour lui annoncer l'arrivée du navire et le prier d'aller le trouver, afin de s'entretenir avec lui. Dès la première rumeur, Xavier avait appelé à Yamaguchi le P. Torrès, qui était accouru d'Hirado, et était arrivé le 10 septembre 1551, pour diriger la chrétienté, en l'absence du saint.

En peu de jours, Xavier fut à Bungo. Il était dès lors en possession d'une méthode d'apostolat éprouvée. Il se servait toujours de son « livre », mais dans une version sino-japonaise nouvelle. Il le lisait et engageait les explications et discussions sur le sujet exposé, en se servant de Fernandez, comme interprète. On avait maintenant des données précises sur les croyances des sectes, sur leurs divinités et des arguments tout prêts pour réfuter leurs erreurs. Au mot *Dainichi*, on avait substitué celui de *Deus* — qu'on prononçait *Déussé* — d'où le *Deuso* des bonzes. En ce qui concerne les coutumes locales, Xavier se montrait très large et ne voulait pas que l'on touchât à rien, à moins que la gloire de Dieu y fût engagée. Il avait amené avec lui à Bungo Jean, Bernard et un néophyte de Yamaguchi, nommé Matthieu. Ces deux derniers voulaient aller aux Indes et en Europe. Les Portugais, selon leur coutume, l'avaient reçu avec des salves d'artillerie,

et le grand pavois du navire. Le capitaine, Duarte da Gama, n'était pas seulement un fervent chrétien, mais un vieil ami de Xavier, qu'il avait connu aux Indes et il avait tenu à montrer aux Japonais comment les Portugais savaient honorer un prêtre. Le prince de Bungo habitait à Funaï, à une demi-lieue en amont du port de Okinohama. Le capitaine y conduisit Xavier, dans une chaloupe magnifiquement parée, avec une escorte d'honneur, en grands costumes. Les rues étaient bondées de monde pour voir passer le cortège, qui se dirigeait vers le palais. Xavier fut reçu avec honneur par le prince, et les courtisans furent très frappés en voyant les Portugais entasser leurs précieux manteaux sur le sol pour y faire asseoir le Père. Otômo Yoshishigé n'avait que 22 ans, et venait de succéder à son père tué dans une révolution de palais. A l'âge de 16 ans, il avait vu, pour la première fois, des Portugais venir à Okinohama, dans une petite jonque, que commandait Jorge de Faria. Le pilote chinois avait alors conseillé au prince, son père, de les faire tuer pour prendre leurs biens. Mais Yoshishigé les avait sauvés par ses prières et il était resté depuis lors un ami des Portugais et très curieux de leur religion. Après Faria, un autre commerçant, nommé Diogo Vaz d'Aragão, était resté plusieurs années à Funaï. Il parlait couramment le japonais et priait tous les matins avec un livre et tous les soirs avec son rosaire. Un jour Yoshishigé lui avait demandé s'il invoquait ainsi Kami et Hotoké, — les dieux des Shintoïstes. Le Portugais avait ri et répliqué qu'il ne priait que le Créateur du ciel et de la terre et le Rédempteur du monde. Yoshishigé avait trouvé cette réponse très belle et la foi de l'étranger lui avait paru vraie. Volontiers donc il permit à Xavier de prêcher sa foi et exprima son désir d'entrer en amitié et alliance avec le roi de Portugal et d'envoyer un ambassadeur au gouverneur des Indes. Il aurait voulu retenir Xavier auprès de lui et lui marqua toutes sortes d'attentions. Il avait peine toutefois à se décider à embrasser la foi chrétienne et sa morale austère. Il craignait de mettre en péril son pouvoir mal assuré.

Pendant ce temps, Xavier apportait ses soins aux Portugais d'Okinohama, leur disait la messe, les confessait et les préparait, ainsi que leurs esclaves chrétiens à la communion. Parmi eux, outre Duarte da Gama, se trouvait un autre de ses amis anciens, Fernand Mendes Pinto, qui lui remit spontanément 300 cruzades — 3.600 francs-or — pour bâtir une église à Yamaguchi. Duarte da Gama maintenait une excellente discipline parmi ses hommes et favorisait le travail de Xavier auprès d'eux.

Aidé par un interprète, il put prêcher aussi aux infidèles et il en gagna quelques-uns à la foi, au nombre desquels son hôte à Okinohama, Brazo, et sa femme, son frère et une autre, qui fut appelé Antoine, une autre femme dont le frère était un haut dignitaire bouddhiste.

Xavier avait bien espéré recevoir par Duarte des lettres d'Europe, mais il fut déçu sur ce point car depuis l'arrivée du missionnaire au Japon, pas un navire n'était venu de Malacca, apportant des nouvelles. Il avait pourtant écrit aux supérieurs de Goa et de Malacca, en leur demandant de lui répondre par toutes les voies possibles. Des pères qu'il avait remandés en renfort, aucun n'était venu. Pourquoi ? Que se passait-il aux Indes ? En tant que supérieur général des missions aux Indes, il devait s'informer. C'est pourquoi, il prit la résolution de ne plus attendre le retour d'un navire à Yamaguchi et de partir directement de Bungo pour l'Inde, afin d'y visiter les postes de mission et d'y prendre les mesures nécessaires à son entreprise au Japon. Il comptait revenir l'année suivante. Si tout allait selon ses désirs, il pourrait être de retour à Yamaguchi en août 1552. Par la première occasion, il envoya donc à ses confrères les 300 cruzades de Pinto et une lettre où il leur communiquait ses intentions. A la fin d'octobre 1551, Antoine revint avec la réponse de Torrès et de Fernandez à Bungo. Il rapportait des nouvelles terrifiantes : Yamaguchi enlevé par des rebelles, Yoshitaka tué, les missionnaires échappés à la mort par miracle ! Après le départ de Xavier, les discussions avaient repris durant huit à dix jours car les adversaires croyaient avoir beau jeu, en l'absence du supérieur de la mission. Mais Torrès avait réussi à convertir plus de 50 personnes. On avait alors commencé à parler de guerre. Le bonzes et les nobles s'écartèrent. Les commerçants et les femmes, qui continuaient à venir, s'abstinrent à leur tour bien vite, en raison des rumeurs de conflit imminent. Le 27 septembre arriva la nouvelle que Sué Takafusa, le plus puissant vassal du roi, approchait avec une armée. Yoshitaka, informé au cours d'un banquet en l'honneur d'un envoyé du Shôgun et du Yakata de Bungo, quitta son palais et se réfugia avec ses gens dans un couvent situé au nord-est de Yamaguchi, dans la montagne. Les missionnaires, dès le 28 septembre, mirent en sûreté leurs biens et se confièrent à Naïto qui leur trouva un asile dans un de ses couvents, pour deux jours. Pendant ce temps, les rebelles occupaient la ville. Beaucoup de maisons de nobles et de couvents étaient mis en flammes. Cerné par ses ennemis, Yoshitaka chercha à fuir par mer sur Chikuzen. Rejeté par des vents contraires, il se cacha au couvent de Fukawa. Mais se voyant sur le point de tomber aux mains de ses adversaires, il tua son jeune fils et se fit *harakiri*, le 30 septembre.

Durant ces jours de massacre, on chercha partout les missionnaires, car on attribuait tous les malheurs de la cité aux injures faites par eux à Kami et Hotoké, les divinités locales. Mais Naïto, après la mort de Yoshitaka, les avait repris chez lui et les protégeait contre tout le monde. Une fois le calme revenu, écrivait Torrès, son intention était de demander aux maîtres du jour de confirmer la permission qu'ils avaient reçue de prêcher la foi, et un emplacement pour bâtir une maison et une église. En cas de refus, et jusqu'à ce que le pays eût de nouveau un roi reconnu de tous, les missionnaires continueraient à prêcher en secret, jusqu'au retour de Xavier des Indes. Beaucoup de serviteurs de Yoshitaka avaient été tués, mais pas un seul chrétien, bien qu'il y en eût un bon nombre parmi eux.

L'avenir de la chrétienté de Yamaguchi semblait bien sombre. Mais il ne tarda pas à s'éclaircir, car une ambassade des rebelles vint peu après offrir le trône de Yamaguchi à Haruhidé, le propre frère cadet d'Otômo Yoshishigé. L'offre fut acceptée et les deux princes promirent leur protection et leur appui aux missionnaires. Xavier pouvait donc envisager avec confiance son voyage aux Indes. Yoshi-

shigé le vit partir avec peine, et envoya avec lui un noble en qualité d'ambassadeur auprès du gouverneur de l'Inde, avec une panoplie précieuse et des lettres pour le gouverneur et pour le roi de Portugal, offrant son alliance et demandant l'envoi de missionnaires. Xavier aurait volontiers emmené aussi des Japonais instruits, pour les conduire aux Indes et les envoyer au Portugal, surtout des bonzes cultivés, pour donner en Europe une idée de leur esprit pénétrant. Mais les chrétiens de Yamaguchi redoutaient les périls du voyage et les bonzes préféraient leur repos luxueux aux fatigues d'une immense traversée. Le père ne partit donc qu'avec Bernard, Matthieu, Jean et Antoine. Les deux premiers voulaient voir l'Inde et l'Europe, les deux autres serviraient de guides et d'interprètes aux pères qu'il comptait envoyer l'année suivante. Au milieu de novembre 1551, la jonque de Duarte da Gama leva l'ancre et bientôt les côtes japonaises disparaissaient aux yeux de Xavier. Il ne devait plus les revoir. A Sanzian, il rencontra un ami, nommé Diogo Pereira, qui lui remit une lettre d'un Portugais prisonnier à Canton. Cette lettre modifia ses desseins en lui ouvrant des perspectives sur la Chine. Des Indes, revenu à Sanzian, pour y préparer son entrée dans ce mystérieux pays, il y mourut au matin du 3 décembre 1552 [1].

Quel était le bilan de sa mission au Japon ? Parti de Malacca en juin 1549, il y était revenu à la fin de décembre 1551. Il avait donc passé deux ans et demi au Japon, dans la prière, le travail, la souffrance d'un apostolat intense. Ses cheveux y avaient blanchi. Si l'on compare ses succès avec ceux qu'il avait eus à Travancore, où il baptisait 10.000 personnes par mois, ils semblent bien maigres. Au total, de 100 à 150 baptisés à Kagoshima, de 15 à 20 à Ichiku, 180 à Hirado, 3 au cours du voyage vers Yamaguchi, 5 à 600 à Yamaguchi, 30 à 50 à Bungo. A peine un millier de personnes, tout compris. Et cependant son cœur débordait de reconnaissance envers Dieu. Ces 1000 âmes comptaient plus pour lui que 10.000 des rudes pêcheurs de Travancore.

« Si je voulais retracer toutes les qualités et les vertus des Japonais, écrivait-il un jour au P. Torrès, le papier et l'encre me manqueraient plutôt que la matière à raconter. »

De même dans ses lettres en Europe, il ne tarissait pas d'éloges sur le nouveau peuple qu'il avait découvert et évangélisé. Il en parla avec enthousiasme, à son retour à Goa, à ses confrères.

— « Dans sa culture, dans ses usages et ses mœurs d'ordre social, la nation japonaise dépasse de si loin les Espagnols qu'on a honte de l'avouer. »

Tel était son jugement, et il estimait que nulle part l'Evangile n'avait autant de chances de s'implanter solidement, car il n'avait vu nulle part en Asie de nation aussi distinguée que celle-là. Selon Nunès, il déclarait encore qu'il n'avait jamais rencontré d'hommes obéissant aussi bien à la raison que les Japonais. Il n'avait trouvé nulle part, chez les néophytes, des amitiés aussi dévouées que celles du Japon, et il se croyait sûr qu'ils sauraient affronter le marytre pour leur foi. Le Japon était donc pour lui la mission de l'avenir. Il demandait, dans ses lettres en Europe, des prières et des secours pour elle. Il songeait surtout, on l'a vu, aux Universités :

« Plût à Dieu que l'on pût envoyer les consolations que Dieu nous donne, aux Universités d'Europe. Si l'on y connaissait seulement ces joies et les grandes dispositions du Japon pour l'expansion de notre foi, beaucoup de savants, me semble-t-il, laisseraient là leurs études, beaucoup de chanoines et de prélats, leurs dignités et leurs rentes pour embrasser une vie plus magnifique et viendraient la chercher au Japon. »

Il voyait surtout trois obstacles à vaincre : 1° le mépris des Japonais pour la civilisation occidentale ; — 2° leur surestimation de la civilisation chinoise ; — 3° la méfiance envers les missionnaires en tant que précurseurs d'une conquête étrangère. Il était heureux d'envoyer Matthieu et Bernard en Europe. Ils verraient les collèges universitaires, assisteraient à des Disputes solennelles, et, à leur retour, pourraient combattre, par leur témoignage les préjugés de leurs compatriotes contre les « barbares du sud ». Si Xavier avait un si grand désir d'entrer en Chine, c'est qu'il avait entendu cette objection bien souvent à Yamaguchi : « Comment le christianisme pourrait-il être la vraie religion, puisque la Chine l'ignore ? »

La troisième objection, il confiait le soin à son confrère Simon Rodriguez, le conseiller et le grand confident du roi de Portugal, Jean, de la conjurer. Il le chargeait de dire au roi et à la reine que c'était leur devoir de conscience d'avertir l'empereur ou les souverains espagnols de ne pas envoyer de flotte, pour « découvrir » les « îles d'argent », comme on les appelait en Espagne, car, même si ces flottes échappaient aux écueils des mers, elles tomberaient sur une population si belliqueuse et si énergique, qu'elles seraient constamment vaincues, sans parler de la famine qui les menaceraient tant le Japon est pauvre de produits agricoles.

Une fois ces trois difficultés écartées, Xavier voyait fort bien la façon de s'y prendre pour la conversion du pays : en premier lieu, s'adresser aux princes, sans la permission desquels on ne pouvait prêcher. C'est pourquoi, en 1552, le messager de Yoshishigé revint avec de riches présents du gouverneur des Indes et trois missionnaires nouveaux. Mais ensuite, Xavier envisageait une entrée dans les Universités du Japon, à Bandou, à Miyako et ailleurs. Il écrivait à ce sujet à saint Ignace :

— « La raison pour laquelle on doit envoyer des Pères de la Compagnie aux Universités du Japon, c'est que les gens du monde y justifient leurs erreurs en déclarant qu'ils ont, eux aussi, leurs Instituts de science et leurs savants. »

Mais il fallait pour cela un personnel qualifié. Ni Torrès, ni Fernandez, ni les Pères de la mission des Indes n'étaient préparés à cette tâche. Il voulait former des missionnaires bien instruits de la langue et des doctrines bouddhistes, pour servir d'interprètes à des savants venus des Universités

[1] L'île de Sanzian ou Sancian se nomme en réalité Tchang-Tchouen, ou San-Choan. La date réelle de la mort du saint a été très discutée. Cros croyait avoir prouvé contre Astrain que c'était le 27 novembre. Ici, le P. Schurhammer se rallie à l'opinion du P. A. Brou, *Quel jour mourut saint François Xavier ?* dans *Recherches de Science Religieuse*, 1914, p. 525-550. L. Pastor a adopté la date du 27 novembre.

d'Europe. Il y faudrait beaucoup de science, de vertu et de santé, des connaissances philosophiques et théologiques approfondies, un grand entraînement à la dialectique, afin de dominer le savoir japonais. On choisirait donc des pères ni trop âgés, ni trop jeunes, ayant de l'expérience. Et comme Bandou, capitale des Universités au Japon, était très au nord, on prendrait de préférence des Néerlandais et des Allemands, habitués aux grands froids. Ignace ferait son choix avec soin et les appellerait à Rome pour les éprouver et les préparer.

Tout cela, Xavier l'exposait longuement et minutieusement à Simon Rodriguez et au roi Jean III, et pour donner à ses conseils plus de poids, il envoyait le frère André Fernandez en Europe. Si la Chine s'ouvrait à lui, il espérait pouvoir faire le voyage de Rome, peut-être par voie de terre, en passant à Jérusalem, ou revenir au bout de trois ou quatre ans aux Indes, réunir de nouveaux missionnaires et consacrer le reste de sa vie à la Chine ou au Japon, pourvu que Dieu lui donnât encore quelques années !

Mais Dieu les lui refusa. Ce furent les confrères de Xavier qui héritèrent de ses vastes projets. Le P. Torrès envoya en 1554, puis en 1559, deux pères aux Universités du nord. Mais ils n'y purent prendre pied. Il fallut se rabattre sur la première méthode, l'accès par les princes et par le peuple. Le grand protecteur de la foi fut Otômo Yoshishigé, qui reçut le baptême, sous le nom de don François, en 1578. A lui seul, il gagna 70.000 de ses sujets à la vérité chrétienne.

## VII

Telles sont les intéressantes précisions apportées par le premier des savants éditeurs des lettres de saint François Xavier, sur cette mission du Japon qui fut l'une des plus glorieuses pages de l'apostolat conquérant du XVI^e^ siècle. Mais ce n'est qu'à regret que l'on quitte François Xavier, et je ne résiste pas au plaisir d'analyser un autre article de la même Revue, en 1946, sur la méthode du saint en général. Cette étude est due à la plume du second éditeur de ses Lettres, le R. P. J. Wicki, S. J., à Rome.

Quand on lit les vies développées du saint, on a l'impression d'une activité immense et inlassable, qui est sans cesse en marche pour ouvrir des voies nouvelles, beaucoup plus que pour achever les tâches commencées. On pourrait, par suite, se méprendre sur la manière d'agir du grand apôtre. On en viendrait à croire qu'il faisait du travail en surface beaucoup plus qu'en profondeur. Sans doute le P. A. Brou a-t-il publié, en 1925, une précieuse monographie intitulée : *Saint François Xavier, Conditions et Méthodes de son Apostolat*, mais certains points y sont traités trop sommairement. C'est pourquoi une nouvelle étude d'après les sources peut avoir son utilité.

Rappelons d'abord le champ d'action de Xavier : aux Indes portugaises, en 1541-1542, il eut surtout à s'occuper des colons portugais, passionnés de gain, et disposés, comme il disait, à conjuguer le verbe *rapio* sous toutes ses formes. Outre leur avidité, ces gens-là vivaient dans l'immoralité la plus grossière. Ils avaient en général laissé leurs femmes au pays natal. On devine la conséquence. Toutefois, ces Portugais gardaient une foi vive et un bon fonds. Dans le sud de l'Inde, Xavier trouvait des chrétiens indigènes, baptisés hâtivement, pour des raisons politiques, et très ignorants de la religion, mélangés du reste à des païens. Il en était de même dans l'île d'Amboine, en pays malais. La crainte du mahométisme y avait fait des chrétiens superficiels et à peu près laissés à eux-mêmes, en raison de leur climat, trop rude pour les missionnaire. On a vu combien différents étaient les peuples du Japon, instruits, sachant lire et écrire, en grand nombre du moins, formant une nation organisée et civilisée.

Avant de partir d'Europe, Xavier avait humblement sollicité les avis de saint Ignace sur la manière d'aborder les infidèles. Sans doute, il était théologien éprouvé, et, depuis 1537, il s'était employé, en Italie, à la prédication, au catéchisme des enfants, voire à l'apostolat dans la rue, à Bologne. Il avait aussi prêché en français à San-Luigi, à Rome (Saint-Louis-des-Français). La Compagnie entière, du reste, avait fait entrer dans ses coutumes la catéchèse aux enfants. Xavier était donc préparé en partie à sa tâche future.

En cours de route, le voyage aux Indes étant très long, il laissa à ses confrères le soin des malades et s'occupa des besoins spirituels de l'équipage. Il ne devait jamais oublier ses devoirs envers les Européens, et partout où il en trouva l'occasion, à Goa, à Malacca, à Ternate, il se dévoua à l'évangélisation des Portugais, s'occupant avec prédilection des enfants et des malades. Sa méthode était simple et logique : enseigner les prières quotidiennes, le *Credo*, les dix Commandements. Son genre plut si bien à l'évêque de Goa, qu'il prescrivit de le suivre dans toutes les églises. A Malacca, il consacrait une heure chaque matin à apprendre leurs prières aux enfants. Le soir, il parcourait les rues avec eux, en demandant des prières pour les pauvres âmes. De même à Ternate. Partout, il organisait l'instruction catéchistique des enfants, voyant là avec raison l'avenir des missions. Pour les grandes personnes, il prêchait les dimanches et jours de fête, l'après-midi.

Jusqu'ici, nous ne parlons que de l'apostolat auprès des Européens. Mais voici Xavier en face de ces chrétiens de surface que les Portugais avaient annexés et baptisés sans grande préparation : épouses indigènes des Portugais, esclaves des deux sexes à leur service, chrétiens de la côte des Pêcheurs, d'Amboine et des îles de la Sonde. Dès son séjour à Goa, en 1542, Xavier prêchait à ces indigènes, en portugais, à l'Eglise du Rosaire, sur les Articles de la foi. Il parlait avec tant de force et de conviction que l'église débordait de monde, pour l'entendre. Après le sermon, il enseignait les prières : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les Dix commandements.

A Malacca, même pratique. Nous sommes renseignés avec plus de détail sur sa façon de faire à Ternate. Immédiatement après le repas de midi, tous les dimanches et jours de fête, sermon pour les néophytes. Chaque fois, explication d'un article de la foi : le tout prenait trois mois. De plus, tous les jours, catéchisme aux enfants et à quiconque voulait venir. Il avait obtenu un si grand succès que les enfants sur les places publiques, les jeunes filles et les femmes dans les maisons, les paysans

aux champs, les pêcheurs en mer chantaient à pleine gorge le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave*, le Décalogue, des cantiques sur les œuvres de miséricorde, l'acte de contrition et beaucoup d'autres sujets pieux. Ainsi, tout le pays, chrétiens et non chrétiens compris, retentissait des vérités de la foi. On mettait fin de la sorte aux chants moins purs, en usage auparavant. Xavier savait donc se faire aimer et obéir de tous. A Pâques, beaucoup communiaient, qui ne le faisaient pas auparavant. Constamment, en ses divers séjours, soit à Ternate, soit à Malacca, nous retrouvons le même programme. Xavier est infatigable. Même au Japon, il n'oubliait pas les chrétiens qu'il avait évangélisés naguère et les recommandait, dans ses lettres, aux bons soins de ses pères. Il prescrivait surtout de continuer à leur apprendre, comme il l'avait toujours fait, les prières, les articles de foi, les cantiques pieux. Il n'admettait donc pas de la part des auditeurs une attitude passive. Il les faisait prier, réciter, chanter. Ce dernier point était une vraie nouveauté. Autre invention de Xavier : appel constant à la vie et aux exemples des saints. Insistance du prédicateur contre l'idôlâtrie, explication d'un catéchisme au cours d'une année entière, dans la langue la plus accessible à tous, un mélange de portugais et de dialectes locaux. Catéchisme quotidien pour les enfants, hebdomadaire et dominical pour les grandes personnes.

Bien plus malaisé était l'apostolat envers les demi-païens, ne connaissant ni la langue, ni la religion des Portugais, et gardant les mœurs ancestrales. Xavier les rencontra pour la première fois chez les Paravar, population de pêcheurs de l'Inde méridionale et de Ceylan. Il resta auprès d'eux d'octobre 1542 au printemps de 1545. Il était assisté de deux clercs indigènes. Son premier soin fut de rechercher tous les enfants non-baptisés et de leur administrer le baptême. En même temps, il instruisait les enfants, parlant en portugais traduit par ses clercs en tamoul, et suivant sa méthode ordinaire : signe de la croix, *Credo*, *Pater*, *Ave*, Décalogue. Le gouverneur portugais, de Sousa, pour faciliter sa tâche, lui proposa de grouper tous les chrétiens dispersés sur la côte dans une seule île. Mais le plan échoua devant la résistance passive des indigènes. Xavier essaya de savoir ce qu'ils connaissaient de la foi chrétienne. Mais ils ne savaient rien du tout, si ce n'est qu'ils étaient chrétiens, baptisés depuis 6 à 8 ans. A part cela, ils ignoraient tout ! Xavier chercha à instruire les plus intelligents, c'est-à-dire ceux qui savaient un peu de portugais avec le tamoul. Il les réunit, et avec eux, dans l'hiver de 1542 à 1543, traduisit, avec grande peine, les vérités essentielles de la foi : signe de la croix, *Credo*, Décalogue, *Pater*, *Ave*, *Salve Regina*, acte de contrition. Il est probable que les clercs indigènes lui furent très utiles en la circonstance. Mais Xavier ne sut jamais assez de tamoul pour pouvoir contrôler l'exactitude de cette traduction, sauf en quelques points. En dépit des imperfections, il avait un premier instrument d'apostolat. Il se transporta alors de village en village, enseignant les foules. Il appelait les villageois à l'aide d'une clochette. Les enfants accouraient, puis les grandes personnes, et, deux fois par jour, il prêchait. A Tuticorin, capitale du pays, il resta un mois. Les enfants lui servaient à transmettre les prières apprises à leurs parents. Les dimanches, il réunissait toute la population et leur faisait réciter des prières en leur langue. On commençait par le signe de croix, puis la récitation du *Credo*. Xavier l'expliquait alors et demandait à la foule si l'on avait bien compris et si on croyait à ce qu'il venait de dire. Tous, les bras croisés sur la poitrine, répondaient : oui ! Suivait le Décalogue, et Xavier expliquait que le bon chrétien est celui qui l'observe, le mauvais chrétien celui qui le viole. On récitait ensuite le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie*, enfin le *Salve Regina*, qui terminait l'office. Chose curieuse, il n'est pas question de la messe, en tout cela. On dirait un office du soir de nos jours, avec chapelet, sauf que Xavier insistait sur la foi et faisait faire des actes de foi fréquemment. Xavier avait une prédilection pour les enfants. Il se servait d'eux pour atteindre les adultes et détruire les idoles.

Mais il ne pouvait être partout. Il cherchait donc à préparer des suppléants et à recruter des catéchistes, pour continuer l'œuvre commencée. Il faisait écrire les prières par les plus instruits et les chargeait de les faire réciter à tous, après son départ, et de présider l'office dominical. Il organisa ainsi les trente chrétientés que compta la Côte des Pêcheurs, au début de 1544. Il obtint du gouverneur un petit traitement pour les catéchistes — 4000 pièces d'or, par an. Des auxiliaires européens ou indigènes lui donnèrent un précieux concours. Comme lieux du culte, on était dans une grande pénurie. Les églises de village ne furent bâties qu'un peu plus tard. En partant, au début de 1545, Xavier laissa trois prêtres indigènes et deux Européens, dans le pays, en leur recommandant de réunir les femmes et les hommes séparément et même à des jours différents. On n'entend toujours pas parler, dans ses instructions, de la messe dominicale. Il est probable que Xavier estimait impossible d'y obliger ses chrétiens, en raison du petit nombre des prêtres. Il avait le sens du *possible* et laissait le reste aux apôtres futurs. Trois ans plus tard, il revenait chez les Paravar, et en février 1548, donnait aux missionnaires, réunis à Manapar, une instruction beaucoup plus développée. Il leur prescrivait la formation chrétienne des enfants par les catéchistes, mais contrôlée par des visites régulières à tous les postes, au cours desquelles on interrogerait les enfants. Les dimanches, les hommes seraient réunis à l'église, et l'on veillerait à la présence des chefs de village. Si le missionnaire était au village, il prêcherait contre les vices populaires, en menaçant les délinquants de peines temporelles et éternelles, de la part de Dieu. Les samedis, réunions des femmes. Xavier fit aussi parfaire des traductions en tamoul de la Doctrine chrétienne, pour les lire aux réunions. A partir de 1548, le terrain était bien préparé sur la Côte des Pêcheurs, pour une évangélisation plus poussée, qui fut confiée plus tard au P. Henrique Henriquès.

La méthode que nous venons de voir appliquer chez les Paravar fut sûrement suivie à Amboine et à Malacca, avec traduction en malais. Dans les îles de la Sonde, Xavier resta trop peu de temps pour arriver à une organisation sérieuse, mais il jeta des semences pour plus tard.

Voyons-le, enfin, devant des païens, soit à Travancore, soit au Japon. Dès les premiers temps de

son apostolat au Travancore, — Côte des Pêcheurs —, il apprit qu'une païenne était sur le point d'être mère. Avec un clerc indigène, il se rendit auprès d'elle, lui récita et expliqua le *Credo*, par interprète. Puis, il lui demanda si elle voulait devenir chrétienne. La femme accepta avec joie. Séance tenante, Xavier la baptisa. A peine avait-elle reçu le sacrement qu'elle accoucha. Là-dessus, Xavier baptisa le père, les fils et les filles, le nouveau-né et tous les habitants de la maison. Après le baptême, il se rendit chez les notables du village et leur demanda de se convertir au Christ, l'unique Sauveur. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient le faire sans la permission de leur seigneur. Justement un représentant de celui-ci percevait les impôts dans le pays. Xavier lui exposa son désir et il permit le baptême. Aussitôt, tous les notables se firent baptiser avec leurs familles. Après quoi, il retourna, dit-il, à Tuticorin. Sa lettre ne parle ni de préparation ni de formation morale. Il semble que le tout se soit passé en quelques heures ! Ce procédé du reste n'est pas isolé dans sa carrière. Voici par exemple ce qu'il écrit un an plus tard :

« Aux candidats au baptême il récitait, en leur langue, le *Credo* et le Décalogue et d'autres prières. Il leur expliquait ensuite ce que c'était que devenir chrétiens, leur parlait du ciel et de l'enfer et comment on allait dans l'un ou dans l'autre. Puis, il récitait l'acte de contrition. Et il procédait au baptême. »

Procédé sommaire, comme on le voit, mais qui s'explique par les circonstances : une fois chrétiens, les gens entraient dans l'organisation générale du pays et se joignaient au reste de la population déjà convertie ou du moins baptisée. Il lui arriva de baptiser ainsi tout un village, comptant sans doute au moins deux cents habitants. Il en avait souvent les bras fatigués ! Cependant, il ne baptisait pas sans discernement, comme il se voit par l'exemple d'un brahmane, qui posa des conditions inadmissibles et fut exclu. Son principe théologique était le suivant : il est écrit : « *Quiconque aura cru et sera baptisé sera sauvé* » ! Donc on peut et on doit baptiser quiconque a la foi et en produit les actes.

Nous le voyons agir ainsi envers les Macouas, peuplade apparentée aux Paravar [2]. Ils avaient reçu de leur seigneur la permission de se faire chrétiens. Le 18 décembre 1544, Xavier écrit de Cochin, où il était arrivé le 16, qu'il a baptisé tous les Macouas du Travancore, c'est-à-dire environ 10.000 personnes. Chaque jour, entre la mi-novembre et la mi-décembre 1544, avant son départ pour Cochin, il avait donc baptisé en moyenne 350 à 400 païens. Et il nous dit dans une lettre un peu postérieure, comment il procédait. Les païens qui voulaient devenir chrétiens le faisaient venir. Il réunissait les hommes et les enfants du lieu et leur expliquait, en tamoul, la doctrine chrétienne, avec la foi en la Sainte-Trinité. Il leur faisait faire trois fois le signe de croix, en invoquant les trois personnes divines, et en professant un seul Dieu. Puis revêtu du surplis, il récitait l'acte de contrition, le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave*, le *Salve Regina* et les autres prières qu'il savait dans leur langue. Les catéchumènes répétaient après lui les formules. Venait alors l'exposé des vérités de la foi et du Décalogue. Puis Xavier faisait faire un acte de demande de pardon à Dieu pour les péchés passés et des prières, en présence des païens refusant de se convertir, pour l'humiliation des méchants. Il interrogeait alors les catéchumènes sur leur foi. Tous, les bras croisés sur la poitrine, répondent : oui, à chaque question. Et le baptême est administré, où chacun reçoit par écrit son nouveau nom. Les hommes retournent alors chez eux et envoient leurs femmes au père. La même scène recommence. Quand tout le monde est baptisé, Xavier fait abattre le temple et détruire les idoles. Avant de partir, il laisse à l'un des plus instruits, une copie des prières et l'indication des catéchismes à faire matin et soir. Et ainsi, il convertit village par village tout le pays. Naturellement, en partant du pays, Xavier avait laissé à ses successeurs le soin de parfaire son œuvre et de bâtir, partout, un centre de prière, sous la garde d'un catéchiste payé. Il espérait alors, disait-il, gagner en un an plus de 100.000 chrétiens nouveaux, soit 300 baptêmes par jour. Et il parlait de convertir à la foi tout le sud de l'Inde et l'île de Ceylan. Mais ses plans ne purent se réaliser comme il l'avait prévu.

Nous ne suivrons pas l'exposé du P. Wicki, au Japon. Ce qui a été raconté plus haut suffit à indiquer la méthode du saint. Comme on le voit, il attachait une suprême importance à la foi et à l'action sacramentelle. Pour l'achèvement de l'instruction chrétienne, il s'en remettait au temps et voyait surtout dans la formation des enfants l'avenir d'une mission. Par les enfants, il cherchait constamment à atteindre les parents et les adultes. En tant que supérieur de mission, il s'attachait à créer une organisation permanente et solide. En ces quelques lignes tient toute sa méthode, à la fois comme missionnaire privé et comme supérieur de mission. Après lui on appliqua et perfectionna sa méthode. Il visait à une action massive et se croyait autorisé par ses pouvoirs de « nonce apostolique » à supprimer notamment toutes les cérémonies du baptême, qu'il pratiquait uniquement par les parties indispensables du rite. N'oublions pas qu'il s'agissait pour lui de gagner de vitesse le mahométisme, qui cherchait à s'implanter dans l'Hindoustan et y faisait déjà de grands ravages.

## VIII

Il ne sera pas sans intérêt de passer brusquement du XVI[e] au XX[e] siècle, pour comparer les méthodes et résultats. J'emprunte pour cela un intéressant article à la Revue *Grands Lacs*, du 15 mars 1947 [3], intitulé : *Le mouvement religieux au Cameroun*, sous la signature de Maurice Briault.

On sait que le Cameroun est une ancienne colonie allemande. Dès juillet 1916, les alliés en étaient devenus maîtres et les autorités françaises, sur les réclamations des chefs indigènes, consentirent à démobiliser sept pères du Saint-Esprit, pour reprendre l'œuvre abandonnée de force par les missionnaires allemands. Le signataire de l'article était du nombre. Ils arrivèrent à Douala en octobre 1916.

[2] On appelle ainsi, aujourd'hui, une population nègre du Mozambique, mais il s'agit ici d'une peuplade de la côte sud de l'Inde.

[3] La même Revue avait publié, le 1[er] février 1947, un numéro entier consacré à la mission du Cameroun et bourré de renseignements à ce sujet.

Leur chiffre total ne s'élevait qu'à neuf pour remplacer 90 membres de la mission allemande ! Ceux-ci purent passer les pouvoirs avec dignité et charité ; on s'entendit aisément sur ce point capital : sauver à tout prix la mission.

Les anciens missionnaires avaient fait un excellent travail, mais il fallait le reprendre avec des moyens dix fois moindres ! On alla au plus pressé, et sur onze stations à réoccuper, on n'en ouvrit que cinq, pour avoir toujours deux pères ensemble. La guerre continait, on vivait donc dans le provisoire. Dans l'ensemble, les catéchistes avaient maintenu la situation religieuse. L'un d'eux, André Mbangué, à Douala, avait fait merveille. Ce qui frappa les nouveaux missionnaires, dès le principe, ce fut la bonne tenue des chrétientés. Habitués au travail missionnaire au Gabon, à Brazzaville, au Loango, en Nigeria, ils pouvaient comparer. Tous, ils furent « émerveillés ». A Douala, chaque dimanche, églises plusieurs fois remplies, confessions et communions nombreuses, même en semaine, religion bien observée, catéchistes ponctuels et bien stylés, réunions très suivies. « Nous ne nous gênions pas, avoue le P., pour avouer que dans les missions françaises..., l'évangélisation était moins avancée ». On pouvait seulement craindre de ne pas faire face à tous les besoins avec un nombre trop restreint de pères. Il n'en fut rien. Le mouvement des conversions se poursuivait automatiquement. Les baptêmes d'adultes, qui avaient lieu, à chaque grande fête, au lieu de réunir, comme au Congo, de 12 à 20 catéchumènes, en comptaient facilement 100 ou 150. Et si l'on s'étonnait, le P. Douvry, devenu en 1916, Administrateur apostolique de la mission, répondait :

« Que voulez-vous ? Ils savent la doctrine, ils sont en règle, ils ont un droit au baptême. Evidemment, nous ne sommes pas en nombre pour confesser les foules que cela va faire. Mais, à la grâce de Dieu ! »

(Ne trouvez-vous pas que cela ressemble aux expériences de François-Xavier, chez les Macouas ?)

De Yaoundé, les lettres du P. Cessou apportaient des détails plus extraordinaires. Là, était à proprement parler le centre d'un mouvement qui portait les indigènes en foule vers l'Eglise catholique.

« A deux, quatre, cinq jours de distance, des groupes se mettaient en marche, de 40 à 50 personnes, catéchistes en tête, s'augmentant de nouvelles bandes en route, qui finissaient par donner à l'ensemble l'allure d'une migration de peuple, et tout cela, à l'avant-veille des fêtes, déferlait vers les stations réoccupées. »

Les missionnaires confessaient jusqu'à minuit, pour recommencer le lendemain à la première heure. La communion durait plus longtemps que le reste de la messe. On voyait presque des batailles autour du confessionnal et il fallait mettre l'ordre, un bâton nullement symbolique à la main !

Or, ce mouvement, qu'on vit poindre entre 1917 et 1920, n'a cessé de s'amplifier depuis lors. Les indigènes, tout en gardant le souvenir de leurs anciens pères allemands, ne firent jamais attention à la nationalité des nouveaux missionnaires. Grâce à la grande unité catholique, rien ne changeait, ni dans la doctrine, ni dans le culte. La continuité était parfaite. Les missions protestantes, au début prédominantes, parce que plus anciennes, furent bientôt distancées. On a parfois fait honneur de ce brillant résultat aux missionnaires français. Très loyalement, ils déclinent cet éloge. Ils n'ont eu que le mérite de continuer et de parfaire ce qui était admirablement commencé. A partir de 1920 et 1921, les renforts arrivèrent. Aussi les chiffres montèrent aussitôt en flèche. En voici quelques-uns : en 1917, on comptait 28.000 baptisés. En 1923, date où un nouveau vicaire apostolique, Mgr Xavier Vogt, prend la direction de la mission, environ 100.000. En 1931, on scinde la mission en deux vicariats : celui de Douala reçoit 65.000 fidèles, celui de Yaoundé en garde 132.000, total : 197.000. Aujourd'hui, les deux réunis totalisent environ 420.000 âmes [4]. Et ce chiffre est probablement inférieur à la réalité, car le mouvement se poursuit sans relâche, et la statistique de Noël n'est plus exacte à Pâques. Quant aux catéchumènes, on renonce à les dénombrer. En certaines régions voisines du centre de Yaoundé, on peut estimer le nombre des catholiques, à 70 % de la population.

Lorsque ces statistiques furent publiées, elles trouvèrent parfois des incrédules. Le P. Briault, qui écrit l'étude analysée ici, peut apporter son témoignage personnel. Missionnaire au Cameroun, il ne connaissait d'abord que la région côtière. Mais en 1933, il passa à Yaoundé. C'était un samedi, veille d'un dimanche ordinaire. Arrivant de Batouri, à 440 kilomètres de là, il était recru de fatigue et dormait comme une souche, quand, le lendemain, vers les quatre heures, il fut réveillé par une rumeur indéfinissable, celle de gens parlant à voix basse, mais formant évidemment une foule. Il ouvre son volet, donnant sur une vaste cour. Elle était pleine. Un confrère, déjà debout, lui expliqua :

« Ce sont les chrétiens qui attendent l'ouverture de l'église, à cinq heures, afin d'avoir de la place, et, sans doute un des premiers tours à confesse.

— Mais, à cette heure-ci, d'où viennent-ils ? De la ville ?

— Pas tous. Le plus grand nombre vient des villages de l'intérieur, ils ont fait une, deux, trois lieues.

— A quelle heure sont-ils donc partis ?

— Quelques-uns à minuit ou à peu près. »

Or, ils étaient là de 6 à 800, peut-être un millier. Et c'était l'assistance d'un simple dimanche. A 5 heures tapant, on ouvrit l'église. Le flot s'y engouffra, et les confessionnaux furent assiégés. Les messes hautes et basses se succédaient. Les communions, à peu près générales, se continuaient sans arrêt. L'église ne désemplissait pas. Mgr Vogt expliquait au P. Briault :

— « C'est ici la mission principale. Mais, mon pauvre ami, on l'a déjà dédoublée au moins six fois et c'est toujours la même « histoire ». Il vient toujours autant de monde et il nous faut tout faire en courant. J'ai souvent demandé du renfort pour pouvoir approfondir cet immense travail. Peine perdue : nous avons toujours à faire la part du feu que nous avons allumé et qui gagne, j'allais dire malgré nous, de nouveaux points. Tous nos renforts sont passés à fonder des centres devenus, l'un après l'autre, nécessaires, urgents, en des endroits où il y a jusqu'à 3.000, 4.000 catéchumènes en attente. »

D'autres lui faisaient voir sur la carte des points non encore atteints, à 350 kilomètres :

[4] D'après *Grands Lacs* du 1er fév. 1947, on comptait, au Cameroun, en juillet 1946, 441.660 catholiques et 124.518 catéchumènes.

« Vous voyez Deng-deng, vous voyez Batouri : nous n'y étions jamais allés. La première fois qu'on a poussé jusque-là, on y a trouvé des chrétientés de plus de 100 personnes, qui s'étaient formées toutes seules, avec des catéchistes à peu près volontaires, et qui savaient la doctrine. De sorte que, dès la permière visite, il fallut procéder à des examens de baptême. »

Là aussi, comme au temps de Xavier, résolu à gagner de vitesse les musulmans au Travancore, il faut céder à l'appel de ces âmes, sous peine de les voir passer peut-être aux protestants. Il y avait toutefois une compensation. Précisément parce que les postulants étaient nombreux, on se montrait rigoureux aux examens, on faisait un choix. Sur le registre des examens, on avait introduit une colonne intitulée « Voyages ». C'est que l'on refusait au baptême un catéchumène voyageant trop. Au village, la moralité est garantie par la collectivité. Celui qui voyage beaucoup est soupçonné de le faire pour se mal conduire. On voit jusqu'où était poussée la sélection ! On filtre l'énorme courant. On forme des prêtres indigènes. On contrôle de près l'action des catéchistes. Et malgré ces rigueurs, nécessaires si l'on ne veut être débordé, la marche en avant des conversions se poursuit. Le paganisme disparaît à toute allure.

Et comment expliquer cette sorte de révolution spirituelle, qui rappelle quelques-unes des plus belles pages de l'expansion chrétienne dans le monde ? Les Doualas, les Bassas, les Yaoundés sont des tribus comme les autres, ni plus intelligentes, ni plus vertueuses, ayant leurs qualités et leurs défauts de nature, comme elles. Les méthodes employées par les pères allemands et celles de leurs successeurs, les pères français, sont celles qu'on emploie dans toutes les missions du monde, notamment en Chine ou au Japon, avec des résultats beaucoup plus lents. Faut-il invoquer une grâce spéciale de Dieu ? Assurément, on le peut et on le doit. Ce ne sont pas les efforts des hommes qui font ici le principal : *Apollo rigavit, Deus incrementum dedit!* Le missionnaire travaille, c'est Dieu qui convertit. C'est surtout dans le domaine spirituel qu'il faut redire le beau mot d'Ambroise Paré : « *Je le pansai, Dieu le guarit !* » Et, quant à nous, une idée nous poursuit, en relatant ces splendeurs de conquête spirituelle, idée qui découle directement de la comparaison que nous avons instituée ici entre le XVI$^{e}$ siècle et le XX$^{e}$. Que de fois n'a-t-on pas souligné que, par une sorte de compensation providentielle, l'Eglise catholique avait gagné, au XVI$^{e}$ siècle, par ses missionnaires, en Amérique et dans les Indes orientales, les millions de fidèles que Luther, Calvin, Zwingli, Henri VIII lui enlevaient en Europe. Au temps même où elle perdait une bonne partie de l'Allemagne, de la Suisse, toute la Scandinavie et l'Angleterre, elle faisait la conquête du Mexique, du Pérou, des Antilles, du Brésil, et de tant d'autres terres lointaines. N'en est-il pas de même de nos jours ? L'Eglise catholique pleure l'apostasie pratique ou même théorique d'un trop grand nombre de baptisés, entraînés soit à l'indifférence, soit au « matérialisme dialectique », qui est la grande hérésie actuelle. Mais pendant ce temps, au Ruanda, dans l'Urundi, au Cameroun, et, avec un peu moins de vitesse mais tout de même de façon très consolante, au Gabon, qui a passé de 10.000 chrétiens en 1912, à 85.000, à Brazzaville, qui comptait 4.500 fidèles, sous Mgr Augouard, et en compte maintenant 80.000, et un peu partout ailleurs en Afrique, on constate la même allure subite et générale d'une marche enthousiaste et massive vers la foi en Jésus-Christ. Compensation providentielle ? Pourquoi pas ? Dieu a ses voies. Il possède l'avenir comme le présent en son éternité. Il sait où le monde va et ce qui sera nécessaire, si notre civilisation faisandée achève le cercle de sa corruption croissante ! Les missions, je le répète, sont notre espoir, notre gloire, notre consolation.

Cela dit, rien n'empêche toutefois, avec le P. Briault, de signaler des causes naturelles, utilisées par cette cause surnaturelle.

C'est chez les Africains, un titre de noblesse que d'être en relations étroites avec les blancs. Titre si réel, que pour un Douala, arrivé le premier au contact des Européens, un Yaoundé est un être inférieur, au point qu'il refusera sa fille à un jeune homme de ce pays ! Il y a donc un préjugé certain en faveur des blancs. C'est à qui entrera au plus vite en rapport avec eux, pour accéder à cette mystérieuse noblesse que leur amitié confère au noir. Autre raison, non moins grave : en Yaoundé, les pères allemands, imitant saint Rémi auprès de Clovis et saint François Xavier dans toutes ses missions, allèrent droit aux chefs et gagnèrent, coup sur coup, plusieurs rois de tribus. Conversions parfois étonnantes, comme celle du puissant chef du Bouté, sur la Moyenne Sanaga, Pierre Mvemba, qui s'était montré un guerrier d'une ambition et d'une férocité révoltantes, avant le baptême, et qui évolua vers une véritable sainteté personnelle, après son accession à la foi. L'influence d'un roi était, alors, irrésistible. Sa conversion préparait celle de tout son peuple. — De plus, l'Allemagne catholique s'était prise d'amour pour sa colonie du Cameroun et lui envoyait des hommes et des secours avec largesse. La mission pouvait voir grand : ses appels étaient toujours entendus dans la mère-patrie. La protection de l'Empire s'ajoutait donc à celle des chefs locaux. Ajoutez à cela que les Allemands, tard-venus dans la voie de la colonisation et de l'évangélisation, profitaient de l'expérience, souvent acquise par des voies douloureuses, des missions des autres pays comme la France. Les gouverneurs du Cameroun comprirent notamment tout de suite l'importance capitale d'un réseau routier. Si bien qu'en 1905, alors qu'il fallait 30 jours à une caravane pour aller du Cap-Lopez à Franceville (Gabon), au Cameroun, doté de bonnes routes par le fameux major Dominik, les premières voitures motorisées ne mettaient plus que 2 ou 3 jours, pour couvrir la même distance, entre Douala et Doumé. Or, la route, depuis les Romains, signifie l'ordre intérieur : guerres intestines, insoumission, esclavagisme, règne abusif des sorciers, trafic d'otages et de femmes, abus de tout genre, tout cela finit par disparaître, parce que la police est effective et efficace. On vit bientôt les grands chefs noirs rouler eux-mêmes en auto, le long des routes. Les missionnaires allemands, d'abord très éprouvés par le climat, s'organisèrent intelligemment, fournirent un travail énorme d'évangélisation, de linguistique, de traductions, de grammaires indigènes, de livres d'enseignement et de piété. Tous les témoignages des chrétiens du Cameroun sont à leur éloge.

Nulle fausse modestie ne nous empêche de dire

que les missionnaires français qui leur succédèrent, plus de dix fois inférieurs en nombre, ne leur cédèrent en rien comme dévouement et les dépassèrent probablement en mérite, en raison même de cette faiblesse numérique jamais rattrapée. Ils ont bénéficié d'un moindre concours de la part des autorités civiles hésitantes et neutres, ou en tout cas plus préoccupées des problèmes économiques que des moraux et spirituels. Ils ont créé un Grand Séminaire à Yaoundé, un Petit, à Akono. Il existe déjà près de 40 prêtres indigènes, qui ont fait au séminaire d'excellentes études et reçu la meilleure formation. Il s'est créé, par génération spontanée, des œuvres, comme celle des *Sixas* (Sœurs), qui est une œuvre de formation religieuse des *fiancées* ou même des jeunes mariées, et celle de l'*Ad Lucem*, qui groupe les blancs décidés à montrer aux noirs l'exemple religieux le plus parfait possible et qui est un gage merveilleux pour l'avenir de la mission.

Voilà des « causes secondes ». Mais, ici comme partout ailleurs, on n'a rien expliqué à fond, tant que l'on n'est pas remonté jusqu'à la Cause première, à qui soit honneur et gloire, pour tout le bien que nos chers missionnaires accomplissent de par le monde. Tout ce que nous pouvons faire pour les aider spirituellement, moralement, psychologiquement, matériellement, nous le leur devons, et si la sympathie qui a dicté ces lignes peut être pour eux un encouragement, qu'ils daignent l'accepter du même cœur qu'elle leur est offerte, au nom de toute la grande famille de l'*Ami*.

L. Cristiani.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus bibliographiques

A. Bessières. — **Sonis (1825-1887),** *d'après de nombreux documents inédits.* — In-8 de 390 p. — Paris, Beauchesne, 1946.

Voici du nouveau sur le général de Sonis. J. de la Faye et Mgr Baunard ont écrit son histoire, en 1890. J. des Marets en a publié une nouvelle, mais très courte et simple, pour le grand public, en 1934. Ces biographies ont mis en un relief mérité le héros et le grand chrétien que fut Sonis. Elles ont été beaucoup lues, surtout celle de Mgr Baunard, la plus complète et la plus fouillée.

Elles avaient pourtant des lacunes. Les qualités purement humaines du général y semblaient absorbées par la grandeur exceptionnelle du héros. Son rôle de chef de famille restait en arrière-plan, comme sacrifié au devoir du soldat. Des erreurs et inexactitudes de détail s'étaient glissées dans les premiers récits, erreurs qui pouvaient être corrigées seulement par un retour aux sources connues ou inédites. Il y avait donc place à une nouvelle vie de Sonis. Le P. Bessières s'est chargé de ce travail, et il l'a fait de main de maître. La documentation est abondante. Elle a été fournie surtout par la famille du général, spécialement par la dernière survivante de ses filles, récemment décédée au Carmel de Verdun qu'elle avait fondé.

L'auteur nous présente « un héros, un saint, père de douze enfants ». Quoi de plus opportun en ce moment où, dans notre pays il faut à tout prix revaloriser la famille ? Héros du devoir familial, Sonis le fut — on verra à quel prix — avant d'être un héros du devoir militaire.

Le récit se développe en huit chapitres dont voici les titres : Enfances — L'époux et le père — L'Africain — Le chrétien, le soldat, l'ami — Le martyr — Le confesseur de la foi — Gethsémani — Le Vendredi saint et la résurrection.

Sur la carrière militaire de Sonis on trouvera des précisions nouvelles et quelques rectifications. Le chapitre : *Le Martyr*, notamment, qui a pour centre la bataille de Loigny, met en pleine lumière la valeur professionnelle et le courage du général, au milieu des lourdes responsabilités qu'il dut assumer en ces jours de décembre 1870.

L'homme nous apparaît non seulement dans la force et l'intégrité de son caractère, mais encore dans ses délicatesses et tendresses, toujours à la portée de tous et nullement rébarbatif aux usages du monde.

Le chrétien a eu son double « Chemin de Damas » d'où il a pris son élan vers les sommets de la vertu, car Sonis n'a rien fait à demi. On assiste au progrès continu de sa foi et de sa piété, dont il donne des témoignages publics sans souci du qu'en dira-t-on. On sait le sacrifice qu'il a fait à sa foi lors des décrets contre les religieux en 1880. On lira des extraits de sa correspondance avec ses sœurs et filles religieuses qui pourraient figurer dans un manuel de spiritualité.

« C'est notre vocation sublime : *la sainteté* » : ce mot du général résume l'idéal qu'il a poursuivi. Les traits abondent pour le prouver, et on sent que l'auteur pourrait encore en citer beaucoup d'autres. La vertu de Sonis était assez connue pour que, de son vivant, on ait considéré comme miraculeux certains résultats de sa prière. Il est mort, comme on dit, en odeur de sainteté.

Lors du transfert de ses restes à l'église de Loigny, l'orateur de la cérémonie, Mgr Freppel, évêque d'Angers, disait : « Je ne sais si, à la prière de la foi, Dieu daignera faire germer le *miracle* dans ces lieux à jamais bénis ; je ne sais si l'Église ne voudra pas quelque jour faire resplendir d'un plus vif éclat une vie où les vertus chrétiennes se sont élevées jusqu'à l'héroïsme ». Le P. Bessières apporte la réponse des faits. Des miracles se font à l'invocation du général de Sonis. Pour la période de 1893 à 1935, on trouvera mention de plus d'une vingtaine de guérisons corporelles, de plusieurs guérisons spirituelles et de quantité d'autres faveurs : le tout emprunté à une relation du Vice-Postulateur de la Cause. Car il y a une Cause du serviteur de Dieu Louis-Gaston de Sonis. Le procès a été ouvert en 1928 par Mgr Harscouët, évêque de Chartres. Les écrits du général ont été l'objet d'un jugement favorable de la Commission. Le procès informatif de l'Ordinaire a été transmis à Rome et l'instruction suit son cours. Mgr Harscouët a procédé à la reconnaissance officielle des restes du héros, le 26 septembre 1929. Le corps était intact et les membres gardaient leur souplesse.

Le présent ouvrage voudrait aider au succès de la Cause. Dans plusieurs notes (p. 36-37, 99-100, 115-116) il met au point des faits ou prétendus faits qui pourraient être présentés comme objections. Il contribuera à répandre la réputation de sainteté de celui qui s'est qualifié de *miles Christi*.

On lira ce livre — qui paraît définitif — avec un très vif intérêt et une profonde édification. Puisse-t-il nous réapprendre des vertus indispensables au relèvement de notre pays.

Elie Marty, directeur au Grand Séminaire de Nantes. — **Le témoignage de Pierre Rousselot, S. J. (1878-1915),** *d'après ses écrits et sa correspondance.* Préface de S. Em. le cardinal Baudrillart. — In-12 de XII-352 p. — Paris, Beauchesne, 1940.

Il n'est pas trop tard pour présenter à nos lecteurs ce volume d'un admirateur du P. Rousselot, qui a fait revivre, en des pages émues, la figure et la pensée du maître dont la disparition a causé, à l'Institut catholique de Paris une perte cruelle. Les documents utilisés ici sont, pour la plupart, à la portée des spécialistes. Mais les étudiants et les laïques préoccupés de pensée religieuse seront heureux de trouver, en ce volume, un résumé aussi fidèle que possible, de la doctrine du P. Rousselot.